

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 85 (1958)
Heft: 6

Artikel: In extremis !... : (sauvé par son patois) : (conte)
Autor: Helfer, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-230885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



In extremis !...

(Sauvé par son patois)

(Conte)

C'est une histoire du bon vieux temps. Mon grand-père me l'a contée plus d'une fois au coin du feu. La voilà telle que je l'entendis de sa bouche :

Dans notre village, tapi au fond de la Gruyère, vivait autrefois un brave homme du nom de Tobie Philipona. Comme beaucoup d'entre nous, il exerçait le dur métier de fromager. La vie avait été rude pour lui et elle l'était encore plus depuis la mort de sa fidèle épouse, habile tresseuse de paille.

Tobie avait un fils, Colin, fromager lui aussi. Actif, entreprenant, voulant, comme on dit, voir du pays, le jeune homme se décida à partir pour la France, comptant sur sa bonne volonté et ses bras solides. Pour ne pas rester seul, le vieux prit le parti de le suivre.

— *Tiè fére, to cholè a la méjon ?*, dit-il à M. le curé. *M'in-vé vindre è pu modâ avui le fe ; ne vêrin prà che, in Franthe, lè pèrè chon durè !*

— *Dyu vo voêrichè è vo bènechè*, lui répondit cordialement le curé. *Oublyâdè d'jémé vothron velâdzo.*

Au printemps de 1869, les deux Philipona trouvèrent à s'employer dans une grande laiterie de la région de Belfort. Ayant dépassé la cinquantaine, Tobie arrivait dans un milieu bien différent, par ses mœurs, de celui où s'était écoulé sa vie et, à la différence de son fils, qui savait lire et écrire, il n'avait

pu, pauvre orphelin, fréquenter l'école du village, de sorte qu'il ne parlait guère que le patois.

La région n'avait de loin pas le souriant aspect de la Gruyère. Plutôt plate, elle se prêtait bien à l'agriculture. Vers le nord, cependant, des chaînes de montagnes peu élevées s'étiraient, en s'abaissant peu à peu à l'horizon.

Grâce aux bons offices de Colin, le dépaysement ne pesa cependant pas trop à son père. Le travail des deux hommes fut bien vite apprécié et convenablement rétribué.

Portant tous les jours le seyant « bredzon » brodé d'edelweiss, ainsi que la chemise blanche aux manches retroussées, la chère Grevire leur fut ainsi toujours un peu présente. Le curé du village, quelque peu initié au vieux langage, venait souvent converser avec Tobie, dont il goûtait la franche nature et le robuste bon sens. Ses paroissiens, de même, firent aux nouveaux venus un accueil cordial et des amitiés se nouèrent.

Au bout de quelques mois, Colin obtint la main d'une brave fille de l'endroit.

Tobie en fut d'autant plus heureux

qu'on le convia à partager la vie du jeune ménage. Selon la coutume, la population prit part aux épousailles, jour mémorable dans l'existence des deux exilés.

Leur bonheur, hélas ! fut de courte durée. Des bruits alarmants commençaient à courir. En juillet 1870, la guerre éclata entre la France et l'Allemagne. A la nouvelle des premiers revers des armées impériales, Colin Philipona jugea prudent de se réfugier, avec sa famille, à l'intérieur du pays. Tobie, résistant à toutes ses sollicitations, refusa de l'accompagner, dans l'espoir de pouvoir rentrer dans sa chère patrie.

— *No-jan le bon Dyu po no j'imparâ*, disait-il au vieux curé.

— *Vouê, n'ôchin pâ pouêre, i lè avui no*, répondit celui-ci.

Les Allemands, allant de succès en succès, avançaient rapidement. Napoléon, vaincu à Sedan, avait été fait prisonnier. Dès le 3 novembre, la place de Belfort subit un siège de plus en plus meurtrier.

Emporté par le flot des populations fuyantes, Tobie se mit en route. Après avoir marché dans la nuit pendant des heures à travers monts et vaux, il rencontra des romanichels qui, saisis de pitié à la vue de cet homme harassé de fatigue, lui offrirent à manger et à boire, l'invitant ensuite à se reposer sur un tas de paille.

L'aube n'avait pas encore lui que des cris, mêlés aux aboiements des chiens, réveillèrent en sursaut notre voyageur. Des soldats allemands entouraient le campement improvisé. A coups de crosse, ils conduisirent les bohémiens au village voisin. Ces nomades, capables de s'expliquer, ne furent pas autrement inquiétés. Il n'en fut pas de même de Tobie qui, lui, ne pouvait que répéter :

— *Chu Gruèrin, Fribordzè è Chui-che !*

Gruèrin, Chuiche... Les Allemands, que ce jargon laissait pantois, pensèrent que Tobie cherchait à les abuser sur les raisons de sa présence en ces lieux et, comme en temps de guerre les soupçons se donnent libre cours, les soldats en vinrent à supposer qu'ils avaient affaire à un espion d'une nationalité inconnue, un Polonais peut-être...

Au point du jour, ligoté, Tobie comprit qu'il allait être fusillé. Sa dernière heure était arrivée. Pauvre Tobie, tu ne reverras plus ta riante vallée et ton village natal, tu n'entendras plus les clochettes des troupeaux montant à l'alpage, ni les chants joyeux des armaillis célébrant le charme de la vie rustique...

Fusils chargés, les soldats s'apprêtaient à accomplir leur triste besogne. Un curé était accouru pour prodiguer au condamné un suprême réconfort.

— Avez-vous, demanda-t-il à Tobie, un désir à exprimer ?

Dans son naïf langage, Tobie répondit très simplement :

— *Lè rin fi dè nô a gnou ; on pou rin mè rèprodji. Nouthra Dona di Màrtsè chi bèniràja ! Chu prè a pèrdenâ a hou ke volon mè tyâ.*

O miracle ! Le prêtre, lui, comprenait, ayant, dans sa jeunesse, vécu à l'ombre de Saint-Nicolas, et Tobie portait au cou une médaille, celle de Notre-Dame des Marches. Il n'était donc ni Polonais, ni espion !

— Il y a erreur ! cria le brave curé.

L'officier, commandant le peloton, commençait à s'impatienter. Informé de la découverte que venait de faire l'honnête curé, il consentit à remettre l'exécution. L'innocence de Tobie finit par être reconnue. On le libéra, non sans lui intimer l'ordre de gagner au plus vite la frontière voisine.

Peu de temps après, notre héros, épuisé mais radieux, réintégra son village natal, accueilli par ces mots du vieux curé :

— *Ly a kan mimo on bon Dyu po lè brâvè dzin. Miamin po hou ke dèvejon le patê gruèrin ! Et pu, gna-pâ on' è*

mi tiè din chon piti payi ; chuto in vèkechin chinplyamin è onithamin !

Le patois fut le sauveur de Tobie. Ce fruste langage s'était révélé plus efficace que tous les passeports du monde...

O le bon, le cher patois gruèrin !

Edouard Helfer.

Le jour des belles-mères !...

L'Amérique, à qui nous devons déjà la pomme de terre, l'œuf de Colomb, les baisers photogéniques, de la musique indésirable et pas mal d'excentricités, vient d'inventer quelque chose à laquelle personne n'aurait pensé :

« *Le Jour des belles-mères* »

Dans le Nouveau Monde, où l'on divorce avec une remarquable facilité, la chose s'expliquerait encore, car, chaque fois qu'on se marie, on a une nouvelle belle-mère, et ce n'est, sans doute, pas la même qu'on fête. Mais, chez nous, cela va-t-il prendre ?

On a beaucoup exagéré cette fautive animosité ! Comme celle des

chiens et des chats, cette règle compte de nombreuses exceptions. Car on a vu des belles-mères aimées et traitées à l'égal de vraies mamans, des brus et des gendres choyés comme leurs conjoints. Mais, de là à célébrer le « Jour des belles-mères » il y a un pas que, seule jusqu'ici, l'Amérique a franchi.

De qui a pu partir une telle initiative ? A la réflexion, c'est tout simple. De même que c'est un homme qui a déclaré :

« *L'homme est le roi de la création* », c'est tout bonnement une belle-mère qui a lancé cette idée... Lui serait-elle venue quand elle était belle-fille ?

M. Matter.

Si vous allez...

... à Pampigny, ne manquez pas de monter au temple ; de la terrasse, vous pourrez jouir d'un beau panorama. A l'occasion d'une restauration effectuée il y a quelques lustres, on a mis à jour de belles peintures, datant du moyen âge. Sur le grand mur du fond, on voit un Christ dans une amande, appelée mandorle ; il est accompagné des animaux symbolisant les quatre évangélistes, l'homme ailé, le lion, l'aigle et le taureau. Au plafond, des anges sonnent de la trompe pour le jugement dernier, tandis que sur l'une des parois latérales, un ange procède au pèsement des âmes. Cette tradition du pèsement des âmes est fort ancienne. Elle a été reprise par les chrétiens chez les Egyptiens, qui en faisaient un thème iconographique quarante siècles déjà avant l'ère chrétienne.

Depuis le début du siècle, on a découvert un certain nombre de ces peintures, qui dormaient sous une couche de badigeon. L'étude de ces scènes, souvent émouvantes, est fort intéressante.

Ad. Decollogny.